

Zola critique d'art : le réalisme contre le « Beau idéal »

Lorsque l'occasion lui est donnée en 1866 de faire le compte rendu du Salon annuel de peinture, Zola laisse éclater son éloquence pour fustiger l'art officiel et faire campagne en faveur des jeunes peintres qui sont aussi ses amis. L'académisme est sa première cible : académisme des sujets d'abord, où naïades et Vénus rivalisent avec les scènes historiques et littéraires ; académisme de l'enseignement ensuite, qui prône la soumission au passé et la vénération des grands modèles ; enfin, le jeune homme se rebelle contre le « Beau idéal » qui ne correspond à rien d'autre qu'au talent officiel, lisse et « pommadé », couronné de médailles et pétri de sentimentalisme figé, qu'incarnent à ses yeux des peintres comme Cabanel ou Gérôme. En face de ces « douceurs de confiseurs artistiques à la mode », les toiles de la nouvelle

école débordent de vie et de vérité. Car une œuvre ne doit être « qu'une traduction de la réalité, particulière à un tempérament, belle d'un intérêt humain », et « chaque grand artiste est venu donner une traduction nouvelle et personnelle de la nature » (« Mon Salon », 1866). C'est Manet, dont les toiles suscitent de violents sarcasmes, que Zola applaudit avec le plus de ferveur. Mais il s'enthousiasme aussi pour les futurs impressionnistes qui, grâce à Cézanne, sont devenus ses amis. Pour les défendre, Zola use sans réserves de l'emphase et de la véhémence car, pour se faire connaître, il faut provoquer la polémique, voire le scandale. C'est qu'à 26 ans, ce jeune homme encore inconnu qui a vécu la misère ne tient pas à demeurer dans l'ombre de ce grand débat sur l'art. Comme il l'écrivit en 1865 à son ami

Valabrègue, la défense des jeunes peintres et de Manet en particulier sert plusieurs objectifs : « J'ai un double but, celui de me faire connaître et d'augmenter mes ventes. » Le succès ou plutôt le scandale ne se font pas attendre et Zola, renvoyé du journal *L'Événement* (où il travaillait depuis quelques mois), publiera ses articles sous le titre de « Mon Salon ». Dès lors, il se fera un nom dans la critique d'art, publiant régulièrement des comptes rendus et des articles.

Je l'ai dit, nous ne sommes plus des croyants, des rêveurs qui se bercent dans un songe de beauté absolue. Nous sommes des savants, des imaginations blasées qui se moquent des dieux, des esprits exacts que touche la seule vérité. Notre épopée est La Comédie humaine de Balzac. L'art chez nous est tombé des hauteurs du mensonge dans l'âpre recherche du réel.

L'Événement illustré, 16 juin 1868



Édouard Manet, *Olympia*, 1867, Eau-Forte et lavis d'aquatinte
BNF, Estampes, Dc 300 d(1) Rés.

Il vous fallait une femme nue, et vous avez choisi Olympia, la première venue ; il vous fallait des taches claires et lumineuses, et vous avez mis un bouquet ; il vous fallait des taches noires et vous avez placé dans un coin une négresse et un chat. [...] Mais je sais moi que vous avez admirablement réussi à faire une œuvre de peintre, de grand peintre, je veux dire, à traduire énergiquement et dans un langage particulier les vérités de la lumière et de l'ombre, les réalités des objets et des créatures.

«Une nouvelle manière en peinture. M. Édouard Manet», *Revue du XIX^e siècle*, 1867